

NATHALIE ROY

TURBULENCES

DU  
CŒUR



*Pourquoi pars-tu, Alice?* Éditions Libre Expression, 2017.

*Ça peut pas être pire...*, Éditions Libre Expression, 2016.

*La Vie sucrée de Juliette Gagnon*, tome 3, *Escarpins vertigineux et café frappé à la cannelle*, Éditions Libre Expression, 2014 ; collection « 10 sur 10 », 2017.

*La Vie sucrée de Juliette Gagnon*, tome 2, *Camisole en dentelle et sauce au caramel*, Éditions Libre Expression, 2014 ; collection « 10 sur 10 », 2017.

*Pourquoi cours-tu comme ça?*, collectif, Éditions Stanké, 2014.

*La Vie sucrée de Juliette Gagnon*, tome 1, *Skinny jeans et crème glacée à la gomme balloune*, Éditions Libre Expression, 2014 ; collection « 10 sur 10 », 2017.

*La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 4, *Foie gras au torchon et popsicle aux cerises*, Éditions Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

*La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 3, *Cabernet sauvignon et shortcake aux fraises*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

*La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 2, *Bulles de champagne et sucre à la crème*, Éditions Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

*La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, tome 1, *Piment de Cayenne et pouding chômeur*, Éditions Libre Expression, 2011 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

**NATHALIE ROY**

TURBULENCES  
DU  
CŒUR

*À tous les hommes qui se mettent  
une tonne de pression sur les épaules.  
Que Louis-Philippe vous donne des ailes  
pour faire des changements dans votre vie.  
Petits ou grands...*

*À mes lectrices, merci d'être patientes avec LP.  
N'oubliez jamais qu'il est un homme. 😊*

— Qu'est-ce qu'on fait de beau aujourd'hui, Louis-Philippe?

Ma coloriste est une des seules personnes que je connais qui m'appellent par mon prénom complet. Pour les autres, je suis « LP » ou « maître Rousseau ».

— Comme d'habitude, Marilou.

Elle examine mes tempes, soulève des mèches de cheveux ici et là, et réfléchit quelques instants. Elle pose ses mains sur mes épaules et m'observe d'un air interrogateur dans le miroir.

— T'es certain que tu veux une couleur aussi foncée que la dernière fois? Il serait temps de laisser voir un peu de blanc, tu penses pas?

Non, mais de quoi se mêle-t-elle? De ce qui ne la regarde pas! Marilou a beau s'occuper de ma tête depuis dix ans, ça ne lui donne pas le droit de contester mes choix. Devant mon air contrarié, elle lève les mains pour signifier que c'est moi le patron

et elle me fait son plus charmant sourire... pour lequel je flanche immédiatement. Je me radoucis d'un coup. Après tout, c'est elle, la professionnelle, elle a sans doute une bonne raison pour me faire une telle suggestion.

— Ça changerait quoi ?

— Ça serait plus naturel, moins plaqué, tu comprends ?

Peut-être, mais la vraie question est : est-ce que ça me vieillirait ? Mais ça, je n'ose pas le lui demander. Si j'entends parfois les femmes que je connais parler entre elles des rides qui apparaissent, de leurs paupières qui tombent ou des kilos qu'elles n'arrivent pas à perdre, pour moi, ça reste du domaine privé. Même avec ma coloriste.

— La prochaine fois, peut-être.

Marilou hausse les épaules et s'éloigne pour préparer ma coloration. J'en profite pour consulter mes messages. J'ai un texto qui provient d'un numéro que je ne reconnais pas. « Merci encore pour la belle soirée d'hier. On se reprend bientôt ? 🙄 »

Ah... Justine. C'est étrange, je ne me souviens pas de lui avoir donné mes coordonnées. Faut croire que les derniers whiskys sour étaient de trop. Ce que je me rappelle très bien, par contre, ce sont les moments que nous avons passés à nous embrasser dans le couloir du bar où je me suis retrouvé hier, après une journée de cul. Justine m'a fait tout oublier.

Il y a longtemps que je n'avais pas fait une rencontre comme ça, à l'improviste. D'habitude, j'utilise Tinder. C'est beaucoup plus efficace. Mais hier soir, je ne cherchais pas obligatoirement les bras d'une femme. Je voulais surtout me soûler. Et c'est ce qui est arrivé.

Alors que ma main descendait le long de son dos et qu'elle s'approchait de ses fesses, Justine a gentiment stoppé mon geste, me proposant d'en garder pour plus tard. Nous sommes retournés prendre quelques verres

et c'est là que j'ai perdu le fil. Mais, visiblement, ça s'est bien terminé puisqu'elle me relance. Je lui réponds.

« Quand tu veux »

Son retour est rapide.

« Ce soir ? »

Ça, par contre, c'est trop vite à mon goût. De toute façon, j'ai du boulot par-dessus la tête. C'est tout juste si j'ai réussi à prendre mon heure de lunch pour venir ici.

« Je suis occupé »

En envoyant le message, je constate qu'il manque de chaleur. Je remédie à la situation.

« Désolé... »

Puisqu'elle tarde à réagir, je visite ma page Facebook et je m'aperçois que Justine Landry m'a identifié dans une photo. *Fuck!* Je n'ai aucun souvenir d'avoir posé avec elle, et encore moins de lui avoir donné la permission d'utiliser mon image. Ce que je me fais toujours un devoir de préciser.

Avec appréhension, j'accède à la publication. C'est bien ce que je craignais. Je ne suis vraiment pas à mon avantage. Mon regard est flou, mon sourire est bidon et je suis évaché sur le fauteuil. À mes côtés, Justine est tout heureuse. Qui donc a pris ce cliché ?

— Ouin, ç'a fêté fort hier ? lance Marilou, surgissant, son peigne et sa bouteille de produit colorant à la main.

— Et j'en suis pas trop fier.

Pendant qu'elle applique ma couleur, je m'empresse d'écrire à Justine pour qu'elle retire la photo. Une réputation dans mon milieu, c'est si fragile.

— Bah, ça t'arrive pas si souvent, non ?

Marilou se trompe. Depuis quelques mois, je ressens le besoin de faire la fête au moins trois ou quatre fois par semaine. Le soir, quand je ne dois pas bosser jusqu'à minuit, je me dirige inévitablement vers un de mes endroits préférés de la rue Notre-Dame, à boire du vin et des *drinks*, en me nourrissant de crevettes *popcorn* et de charcuteries. Pas trop édifiant, comme

me le rappelle souvent ma fille. Mais inutile que ma coloriste soit au courant.

— T'as raison, Marilou. J'ai bien le droit de décompresser un peu.

— C'est pas moi qui vais te juger certain. Avec la job de fous que t'as...

— Je suis pas tout seul à travailler fort.

— Peut-être, mais c'est sur le plan émotif que ça doit pas être facile.

Ça, je choisis de ne pas trop y penser. Sinon je serais incapable d'exercer ma profession. C'est pour cette raison que, lorsque j'aborde un nouveau cas, je ne le personnalise jamais. J'évite autant que possible de nommer la partie adverse et j'utilise plutôt le numéro de dossier. Et je ne m'attarde jamais à son histoire de vie. Je suis engagé pour faire un boulot et c'est ce que je fais. Point à la ligne.

— Tu t'inquiètes trop pour moi, Marilou. Tout va bien.

— Si tu le dis...

Mon téléphone vibre. Justine me confirme avoir supprimé la photo et me demande si je suis libre demain, ce qui me laisse croire que la soirée ne s'est pas mal terminée.

Je me souviens vaguement d'avoir quitté le bar pour me rendre à mon *penthouse* à pied. Et je suis convaincu que j'étais seul. Mais je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé avant mon départ. Qu'est-ce que j'ai bien pu lui raconter? Quels gestes ai-je faits pour qu'elle veuille à ce point me revoir? Rien de compromettant, j'espère!

Il serait peut-être utile de la rencontrer de nouveau. Et puis, elle n'était pas si mal, avec ses longues jambes et sa taille fine.

« OK pour demain soir »

« Génial. On soupe au resto? À 20 h? »

Je m'apprête à accepter, mais j'ai une hésitation. Suis-je libre? Je consulte mon calendrier sur mon

cellulaire et je constate que j'ai un rendez-vous à 20 heures... dont je me passerais bien. Mais comme j'ai promis à ma fille d'y être, je ne peux pas me défilier.

« 21 h 15 »

« OK, super. À demain 😊 »

Pendant que l'assistante du salon me masse la tête avec douceur au lavabo, j'essaie de trouver une solution pour faire faux bond à ma fille sans qu'elle m'en veuille. Une fois de plus.

✱

La salle de conférences du trente-septième étage est beaucoup trop vaste pour accueillir mes trois interlocuteurs. Assis devant moi, à la table qui peut loger plus de vingt personnes, ils me semblent tout petits. Et j'espère que c'est comme ça qu'ils se sentent. Pas question de les mettre en confiance en les recevant dans un local à dimension humaine. Ils sont sur *mon* territoire.

Depuis plusieurs minutes, l'avocat de la partie adverse énonce ses arguments pour me convaincre que ses clients ont droit à une compensation plus avantageuse que celle que nous leur offrons. Je l'écoute d'une oreille distraite, préférant observer au loin les couleurs éclatantes de l'automne sur le mont Royal.

À mes côtés se trouvent trois des techniciens juridiques du bureau. Mes détracteurs sont au nombre de trois, nous sommes quatre. Parmi les employés du cabinet, il y a William, mon plus fidèle collaborateur depuis cinq ans. Un gars excessivement rigoureux, à qui rien n'échappe et qui m'a sauvé la peau à quelques reprises. Je lui dois beaucoup.

Il ne l'a jamais exprimé tel quel, mais je sais que William aurait souhaité que je le remercie en nature. Dès son embauche, j'ai compris qu'on ne jouait pas dans la même équipe. Rien n'a été dit, mais je l'ai senti, tout simplement. Et ce n'est pas son physique qui

aurait pu me mettre sur la piste. William n'a rien, mais rien d'efféminé. Avec sa carrure impressionnante, sa mâchoire bien carrée et son langage corporel masculin, il transpire l'homme, comme on dit. Plus que moi à la limite.

Mon technicien n'a jamais eu de commentaires ou de gestes déplacés à mon endroit, mais je sentais que je lui plaisais. Et je trouvais la situation bien inconfortable.

Je ne comprenais pas pourquoi il croyait que je pouvais être gai ou bisexuel. Il n'y a pas plus hétéro que moi ! J'aurais pu demander qu'il soit muté avec un autre *senior*, mais sa grande compétence m'est indispensable. J'ai donc décidé de jouer cartes sur table. À ma manière.

Un soir que nous célébrions une victoire cruciale pour le cabinet, à coups de bouteilles de champagne, dans cette même salle, je lui ai proposé de m'accompagner dans un bar. J'ai choisi un endroit où j'ai la cote auprès des femmes. Et je lui ai fait la démonstration qu'il n'y avait qu'elles qui m'intéressaient sur le plan physique. William a compris le message, et ses sentiments à mon égard se sont estompés peu à peu. Nous formons maintenant un duo d'enfer.

— Maître Rousseau ? Vous me suivez ? s'enquiert le juriste.

Je sors de mes pensées et je retrouve aussitôt mon aplomb.

— Absolument. Mais comme vous le savez, notre offre est finale. C'est à prendre ou à laisser.

Mon interlocuteur me dévisage avec mépris. Je détourne les yeux, conscient que la compagnie pharmaceutique qui m'a embauché pour la défendre contre cette action collective pourrait être plus généreuse. Les effets secondaires de la prise du médicament controversé ont été bien réels pour de nombreux citoyens... Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi est-ce que je pense de cette façon ? J'ai la fâcheuse impression

de ramollir depuis quelque temps. Il faut que ça cesse!

Je me lève avec assurance et j'empoigne mon dossier. Mes collègues m'imitent.

— Je comprends qu'on se reverra au tribunal, dis-je, sans toutefois l'espérer.

C'est plutôt une tactique pour les faire plier. Et en général, ça fonctionne.

— Exactement, me répond l'avocat en ne me lâchant pas des yeux.

S'il croit m'intimider, celui-là, il a tort. En plus de quinze ans de carrière, j'en ai vu d'autres!

Je tourne les talons et je sors de la pièce, accompagné de William. Mes deux autres collègues s'occupent de reconduire nos invités à la réception.

— T'as été parfait, LP. Ils vont céder, je suis certain.

— Merci, mais faut présumer de rien, tu le sais bien.

William se renfrogne comme toujours quand je brise son enthousiasme débordant. Je sais qu'il me trouve cynique et rabat-joie, mais je préfère avoir les deux pieds sur terre plutôt que de vivre dans un monde de licornes, comme dirait ma fille. Rien n'est acquis dans ce milieu, surtout pas dans le domaine de la justice qui porte parfois bien mal son nom.

En arrivant devant le bureau de mon collaborateur, je constate qu'un immense bouquet de fleurs y trône. *Fuck!* Serait-ce son anniversaire? Je ne peux pas croire que j'ai oublié ça!

— Des fleurs? Ah ben! lance-t-il, surpris.

Il attrape la carte, pendant que j'entre dans mon bureau. Je ferme la porte derrière moi et j'observe William qui lit le petit mot. Est-ce un amoureux? Sa mère? Un ami? Je sais bien peu de choses sur la vie privée de William et vice-versa. Nous sommes collègues, pas amis.

J'appelle Léa, notre réceptionniste, et je lui demande si c'est bien l'anniversaire de William.

— Oui. Il a trente ans aujourd'hui.

Trente ans... neuf ans de moins que moi. Je ne me le cache pas : je reviendrais bien à cet âge. La trentaine, la décennie de tous les possibles, de tous les espoirs. Même si la mienne a été marquée par une séparation, elle m'a comblé du point de vue professionnel et financier. Je suis maintenant là où j'ai toujours voulu être : associé dans un des plus grands bureaux d'avocats de Montréal, propriétaire d'un *penthouse* de deux mille pieds carrés dans Griffintown et d'une résidence secondaire en Floride. Très loin de l'enfance de merde que j'ai connue...

— Est-ce que tu peux lui commander des boutons de manchette chez Harry Rosen ?

— Euh... lesquels ?

— Je te laisse choisir. Pas plus de trois cents dollars.

— C'est un peu vague comme demande.

— Je te fais confiance.

— Bon...

— Merci, Léa. Tu peux les faire livrer d'ici la fin de la journée, s'il te plaît ?

Je l'entends soupirer au bout du fil. Ce n'est pas la première fois qu'elle pallie mes oublis personnels. De ce côté-là, je manque clairement d'organisation.

— OK, LP. Mais la liste de mes airs lousses s'allonge de plus en plus.

— J'en prends note.

Je raccroche et je m'absorbe dans le dossier de la compagnie pharmaceutique. Je sais que je n'ai pas le droit à l'erreur et que je dois gagner. C'est la seule issue possible. La tonne de pression que je ressens sur mes épaules me donne envie de me servir un gin, mais l'heure à laquelle je m'autorise à consommer de l'alcool est encore loin. J'engouffre plutôt un caramel que j'ai attrapé sur le bureau de Léa tout à l'heure et je laisse le sucre créer son effet apaisant... qui ne dure que quelques minutes.

✱

— Merci, LP, ils sont vraiment *nice*!

William a reçu mon cadeau juste à temps. Il enfilait sa veste au moment où le livreur est arrivé.

— Tant mieux s'ils te plaisent.

— C'est sûr que...

— Que quoi?

Il semble embarrassé et j'ignore pourquoi. Ah non ! J'espère qu'il ne me prête pas des intentions que je n'ai pas ! Peut-être que j'ai trop mis le paquet.

— En fait, j'ai jamais porté de boutons de manchette.

— Ah, OK. Il est pas trop tard pour commencer.

Soulagé, je replonge dans mon document, mais William reste stoïque à se balancer d'un pied à l'autre, devant mon bureau. Je relève la tête, je l'observe quelques instants et je comprends.

— Veux-tu les échanger ?

— Ça te dérange pas trop ?

— Non... à moins que tu penses que c'est juste pour les vieux, dis-je, mi-moqueur, mi-sérieux, en retroussant la manche de mon veston pour lui montrer mes attaches en argent massif.

— Euh, non, non. Mais comme j'ai besoin de nouvelles cravates...

— C'est ta fête, Will, pas la mienne. C'est Léa qui a la facture.

— OK, merci.

Il s'éloigne vers la sortie de mon bureau et me demande s'il doit fermer la porte.

— S'il te plaît, oui. Je vais rester tard.

Je regrette aussitôt de lui avoir donné cette précision. Tel que je le connais, William va se sentir coupable de ne pas demeurer à mes côtés. Et son visage trahit justement cette émotion.

— Envoye, va fêter ! J'imagine que t'es attendu.

— Ouais, on se ramasse une gang au Renard... Si tu veux venir nous rejoindre, ne te gêne pas.

Étrange proposition que celle-ci. Jusqu'à ce jour, William ne m'a jamais ouvert les portes de sa vie personnelle. Et c'est mieux comme ça.

— C'est fin, mais je vais vous laisser entre chums.

— Comme tu veux. Essaie de finir avant minuit, t'as les traits tirés, je trouve.

— Inquiète-toi pas. Amuse-toi bien.

— À demain, LP.

Il quitte la pièce et un grand vide m'envahit. Je secoue la tête et je me concentre sur la déclaration de mon client.

\*

— Ça fait vingt-sept dollars et trente-cinq.

Je tends ma carte de crédit au livreur de sushis. Le cabinet est maintenant plongé dans la pénombre et je semble être le seul à y travailler ce soir. J'apporte mon repas à mon bureau, mais, en passant devant la salle de conférences, j'entends un bruit suspect. Je m'arrête et je constate qu'un filet de lumière traverse le seuil de la porte. Une réunion tardive ?

Intrigué, je tends l'oreille. Je ne distingue aucune parole, mais plutôt des sons étranges comme un frottement ou un objet qui cogne sur un autre. Pas besoin d'être perspicace pour deviner ce qui se déroule derrière la porte. La question, c'est : qui avec qui ?

Et j'imagine que, pour le savoir, il va falloir que j'attende qu'ils sortent de la pièce. À moins que... Je tâte la poignée. Ils sont vraiment imbéciles : ils ont laissé la porte déverrouillée.

J'entrouvre avec précaution, et la scène qui s'offre à moi m'excite aussitôt. Une baise intense entre Léa, à moitié dévêtue, et Antoine, un avocat spécialisé en droit immobilier, qui vient de se joindre à nous. Ça n'a pas été trop long ! Ils ont dû boire un verre au bar en bas de l'édifice pour ensuite remonter, croyant le bureau vide. Ici, les aventures entre collègues

sont assez courantes. Le besoin de décompresser, je suppose.

Je me rince l'œil quelques instants. Je me doutais bien qu'elle avait de beaux seins, mais là, c'est carrément au-dessus de mes attentes. Et ils semblent naturels, en plus. Je reste encore un moment, sachant que ce sera pour moi la seule occasion de la contempler dans toute sa splendeur. Je ne ferai jamais d'avances à notre réceptionniste. C'est une question de principe. Je ne couche pas avec mes subalternes, même si j'en ai très envie. Je crains trop que ça crée des conflits et des situations gênantes.

Au bureau, l'unique aventure que je me suis autorisée a été avec Évelyne, une associée. Une histoire de cul qui a duré quelques mois, alors qu'elle était mariée, et moi, séparé. Une liaison purement sexuelle qui nous a comblés tous les deux... jusqu'à ce que son mari, un juge, la découvre. Depuis notre rupture, survenue l'année dernière, je m'assure de ne jamais plaider devant lui.

— TABARNAK !

Je sursaute en entendant la voix d'Antoine, qui vient de m'apercevoir. *Fuck!* J'aurais dû être plus discret. Étendue sur la table, la jupe remontée sur ses cuisses, Léa regarde dans ma direction et s'empresse de cacher sa poitrine. Elle tourne son visage vers le mur, visiblement très embarrassée par la situation. Je murmure des excuses et je referme la porte.

En m'éloignant vers mon bureau, je m'en veux à mort d'avoir été trop curieux. Comment vais-je faire maintenant pour la saluer chaque matin sans avoir en tête ces images suggestives qui me troublent de désir ?



## 2

— Ça commence bien !

— Désolé, ma puce.

— J'haïs ça quand tu m'appelles de même. J'ai plus trois ans.

Je prends place à côté de ma fille, sur une petite chaise rembourrée de la salle d'attente. Romy est de mauvaise humeur. Pour dix malheureuses minutes de retard.

— Je suis resté coincé dans le trafic.

— Ben là ! T'aurais pu venir à pied. On est pas loin de ton bureau.

— T'as raison. Prochaine fois.

Depuis quelques années, je ne sais plus trop comment agir avec ma fille. Avant, chaque fois qu'on se revoyait, je lui faisais la bise ou bien je lui donnais un câlin. Mais maintenant qu'elle m'a dit qu'elle trouvait ça nul, je n'ose plus tenter de rapprochement physique. Et c'est moi qui trouve ça nul.

J'avoue que Romy a parfois le don de me paralyser et de me faire douter de moi-même comme parent. À l'entendre, je suis un père « complètement incompetent ». J'estime que c'est exagéré. Absent, oui. Et j'aimerais bien me reprendre. À condition qu'elle me laisse une vraie chance.

J'aurais préféré qu'elle choisisse un autre moyen pour rebâtir notre relation, comme jouer au tennis ensemble ou aller skier l'hiver prochain, mais elle souhaite une approche plus intime. Et je m'y prête. De mauvaise grâce, mais j'accepte d'être ici.

— Romy? Monsieur Rousseau?

La psychologue Louise Tanguay se présente, nous serre chaleureusement la main et nous invite à la suivre dans son bureau. Je fais signe à Romy de me précéder et je lui offre de porter son sac à dos qui a l'air assez lourd. Elle refuse et le colle contre elle. Un geste qui m'indique qu'elle n'est pas prête à s'ouvrir à moi. La séance sera longue...

La psy nous invite à nous asseoir dans deux fauteuils confortables.

— Merci d'être là tous les deux. On a un peu de retard, je...

— Ouin, c'est de sa faute aussi, m'accuse Romy.

Je ferme les yeux un instant pour encaisser les reproches.

— Euh, Romy? C'est plutôt moi. Comme je te l'ai dit plus tôt, j'ai dû répondre à un appel urgent, je suis désolée. Vous êtes mes derniers clients de la soirée, je vous propose de continuer jusqu'à 21 h 10, d'accord?

Ça m'irrite profondément de constater que Romy est prête à dire n'importe quoi pour me blâmer, me prendre en défaut. Mais je respire un grand coup pour éviter de dire quelque chose que je regretterais.

— Bon, alors, si j'ai bien compris, c'est toi, Romy, qui désirais une consultation?

— Ouais, c'est une de mes amies qui m'a parlé de toi.

— De vous.

Mon intervention ne plaît pas à ma fille. Elle me fusille du regard. Mais je ne me laisse pas intimider. S'il y a une chose dont je suis fier, c'est que sa mère et moi, nous lui avons appris les bonnes manières. Ce n'est pas vrai qu'elle les perdra parce qu'elle a quinze ans.

— De *vous*, d'abord.

La psychologue sourit avec politesse.

— Et vous, monsieur Rousseau, comme vous avez appelé pour prendre le rendez-vous, je suppose que vous êtes d'accord avec la démarche de votre fille ?

— Euh, oui, oui.

— Pas trop, non.

— Romy, s'il te plaît.

— Avoue-le donc que tu voulais rien savoir.

— J'ai jamais dit ça. Je suis resté surpris par ta demande, mais...

— *Bullshit!*

Mme Tanguay se racle la gorge.

— Romy, ce serait important d'entendre ton père jusqu'au bout.

Elle hausse les épaules comme si elle s'en foutait, mais ce n'est pas le cas. J'ai beau ne pas être très proche d'elle, je sais que ma fille joue à l'insensible. Elle ne l'est pas, tout au contraire.

— C'est vrai que venir en thérapie, c'est pas mon premier choix. Mais je suis prêt à essayer.

La psychologue approuve du regard.

— Pourquoi tu nous dis pas, Romy, ce que tu attends de nos rencontres ?

— Je sais pas trop.

Mme Tanguay tente d'en savoir plus sur l'objectif de sa cliente, mais elle n'obtient pas plus de précisions. Machinalement, je jette un œil sur ma montre.

— T'es déjà tanné ? Ç'a pas été long !

— Je suis désolé.

— C'est ça, le problème, avec lui. Même quand il est là, il est pas là.

— Je pense ici qu'on a un bon point de départ. Romy, est-ce que tu considères que ton père a été un père absent?

— *Damn yes!* Pis j'en ai pas mal à dire sur le sujet.

— Je t'écoute.

Et voilà que ma fille commence mon procès. Celui d'un père qui n'a jamais pris soin d'elle. Même si j'ai déjà entendu son discours à plusieurs reprises, il me crève le cœur chaque fois.



# « LA VIE NOUS RÉSERVE PARFOIS DE BELLES SURPRISES... »

À trente-neuf ans, Louis-Philippe Rousseau mène une existence étourdissante : 5 à 7 dans les bars branchés du centre-ville, liaisons avec de jeunes femmes qu'il tente d'impressionner avec ses habits griffés et son luxueux loft, surentraînement au gym... Serait-ce pour oublier tout ce qui lui pèse ?

Son travail d'avocat spécialisé en litiges est certes payant, mais peu louable. Il a le sentiment d'avoir échoué dans son rôle de père, et sa mère semble déçue de ses choix de vie.

En pleine remise en question, il rencontre une femme qui ne correspond pas à ses standards. Pourtant, il est fasciné par sa force et sa résilience... jusqu'à en être profondément bouleversé. Serait-ce ça, le véritable amour ? Une chose est certaine, avec elle, il se sent totalement vivant. Mais le passé qui les unit pourrait rendre leur histoire impossible...

**NATHALIE ROY** est journaliste, auteure et scénariste. Sa première série, *La Vie épicée de Charlotte Lavigne*, a été vendue en France, en Pologne et en République tchèque. Elle est chroniqueuse à *Salut Bonjour week-end*, où elle partage son amour de la littérature. *Turbulences du cœur* est son dixième roman.

